

PREMIER DE L'ABONNEMENT. Edition Quotidienne. En An. 6 Mois. 3 Mois. 1 Mois. POUR LES ETATS-UNIS... \$12.00 \$6.00 \$3.00. POUR L'ETRANGER... \$15.00 \$7.50 \$4.00. Les abonnements se paient invariablyment d'avance.

Le Numéro Cinq Sous

PREMIER DE L'ABONNEMENT. Edition Hebdomadaire. En An. 6 Mois. 3 Mois. 1 Mois. POUR LES ETATS-UNIS... \$1.00 \$0.50 \$0.25. POUR L'ETRANGER... \$1.50 \$0.75 \$0.40. Les abonnements se paient du 1er et du 15 de chaque mois.

L'Abeille de la Nouvelle-Orléans.

POLITIQUE, LITTÉRATURE. PRO ARIS ET FOCIS. SCIENCES, ARTS.

1er Septembre 1827. NOUVELLE-ORLEANS, JEUDI, 5 DECEMBRE 1907. 81ème Année.

ACADEMIE FRANÇAISE.

LA VERTU.

Paris, 25 novembre.

C'est la vertu qui a la voilette et fait le numéro principal du programme ; mais la littérature tout entière se lève et dit : « En d'autres termes, le rapport du secrétaire perpétuel sur les prix littéraires précède celui du directeur de l'Académie sur les prix de vertu. »

La bonne grâce et le bon sens aigu de M. Gaston Boissier ont eu le succès habituel. On a vivement approuvé son mot sur l'insuffisance de l'enseignement public par ces précédents amis de la liberté qui ne souffrent pas la liberté des autres. Mais, étant lui-même un esprit vraiment libéral, M. Gaston Boissier, après ce bref hommage au critique le moins voltairien qu'on ait connu, n'a pas craint de louer eloquemment Voltaire. Parallelement, il a parlé de Montaigne avec tendresse et de Molière avec une estime. M. de Pellégrin de Voltaire reste l'épisode sensationnel de ce joli discours. C'est une hardiesse, car Voltaire n'est plus guère à la mode. C'est un bon avis, car il n'y a guère de grand écrivain français dont la fréquentation puisse être plus utile pour combattre les défauts de province et de style le plus répandus aujourd'hui. Mais avec quelle finesse un peu ironique M. Gaston Boissier a indiqué cette vérité, encore méconnue par des lanatismes attardés, que Voltaire est devenu avec l'âge une force presque purement conservatrice et anti-révolutionnaire. « Le contact de ce grand esprit, fait de lumière et de bon sens, qui ne se nourrit pas d'illusions et voit l'homme comme il est, peut nous être aujourd'hui salutaire, a dit M. Boissier. Que de reconnaissance ne lui devons-nous pas s'il nous débarrassait de cet optimisme extravagant que nous avons hérité de Jean Jacques ! » Voltaire est extrêmement bien vu. L'optimisme est un principe de révolution ; le pessimisme un précieux garde-fou contre les utopies. Et il est regrettable, selon la remarque d'un prêtre de Saint-Sulpice rapportée par Renan, que les députés d'extrême gauche ne fassent point exception, ils est également fâcheux pour la forme et pour le fond de leurs harangues, qu'ils ne lient pas tous les matins quelques pages de « Candide ».

Le discours de M. Maurice Barrès sur la vertu est délicieux, ainsi qu'on le pouvait attendre d'un tel écrivain, et il a été très applaudi. La voix de basse-taille de l'orateur mettait bien en valeur son éloquence grave et sobre, égayée et à la de malices que le contraste rendait encore plus amusantes et qui nous rappelaient que M. Maurice Barrès n'a pas complètement cessé d'être un ironiste. Il eut le courage de lire les quatre-vingt quinze discours sur la vertu qui ont été prononcés à l'Académie avant le sien ; et ce trait, qui eût mérité à M. Barrès lui-même un prix Montyon, lui a du moins procuré — tant il est vrai que la vertu est toujours récompensée — les éléments d'une bien spirituelle « raquette des variations de l'idée de vertu à l'Académie ». L'illustration Compagnie s'est tellement les épiques, qu'elle ne s'épargne pas plus elle-même à l'occasion que le reste des mortels et ne s'excuse pas de son goût de fronde contre les pouvoirs établis. C'est ainsi que les situations humanitaires de M. de Montyon, l'éloge de l'économie prononcé en 1835, que Louis-Philippe, par l'académicien Thiers, et l'empressement des membres de l'Institut à s'accueillir, après leur élection, de l'ordre social, ont été raillés le plus finement du monde par M. Maurice Barrès.

Dans ce charmant préambule humoristique, un seul passage — à lire et à relire, fait tâche ; et l'on est fâché qu'il soit consacré à Renan. M. Barrès déclare que le génie ironique de Renan est « plus destructif qu'aucune négation dogmatique ». Il compare l'auteur de « Dialogues philosophiques » à un artificier posant des carnicules de mélancolie. Pourquoi ? C'est à cause de son discours de 1881 sur

les prix de vertu. « Les lecteurs gagnés par un tel scepticisme et que ne prévenait pas la délicatesse de leur esprit risquent, affirme M. Barrès, de s'y infecter d'anarchie. » Ce sont de bien gros mots. En quoi Renan a-t-il outragé les dieux et infecté son époque ? C'est qu'il a dit, dans ce discours, que « parmi les dix ou vingt théories philosophiques sur les fondements du devoir, il n'y en a pas une qui supporte l'examen ». Mais en a-t-il dit qu'il ne fallait pas faire son devoir ? Assurément non, et M. Barrès lui-même n'osa pas le soutenir ; il avoua au contraire que « M. Renan sacrifie avec allégresse tous les principes sur lesquels s'appuie la vertu, mais entend bien ne pas se priver de la vertu elle-même, et la juge nécessaire ». Et voici un étrange malentendu.

Reportons-nous au texte incriminé, qui se trouve dans le volume des « Discours et conférences », page 199. « Les origines de la vertu... dit Renan. Mais, messieurs, personnellement, je ne suis pas un homme qui se vante de la vertu. C'est ce que chacun se trouve dans les inspirations de son cœur. Parmi les dix ou vingt théories philosophiques sur les fondements du devoir, il n'y en a pas une qui supporte l'examen. La signification transcendante de l'acte vertueux est précisément ce qu'en le faisant on ne pourrait pas bien dire pourquoi on le fait. Il n'y a pas d'acte vertueux qui puisse raisonnablement se déduire. Le héros, quand il se met à réfléchir, trouve qu'il n'agit comme un être absurde, et c'est justement pour cela qu'il a été un héros. Il a obéi à un ordre supérieur, à un oracle infailible, à un voix qui commande sans donner ses raisons. Prenons donc la vertu, de quelque côté qu'elle vienne... vertu laïque, vertu congréganiste, vertu philosophique, vertu chrétienne, etc... »

On donc M. Maurice Barrès a-t-il vu dans ce que Renan sacrifie avec allégresse tous les principes sur lesquels s'appuie la vertu ? Au contraire, il les accepte tous ! Sans doute, il dit qu'aucune de ces théories destinées à expliquer la vertu n'est satisfaisante ; ce sont ces théories qu'il a critiquées, et non point le fait dont elles ne rendent pas un compte exact. Il a conclu que la vertu était sans doute inexplicable, mais il n'a point blasphémé contre ce mystère et ne l'a pas nié, pas plus qu'on ne nie l'univers en constatant que l'origine de ses origines et de son essence demeure impénétrable. Ce discours de Renan est agnostique, et non destructeur ; sans mystique même, malgré la légèreté toute de langage, et point du tout anarchiste. Si vous voulez avoir l'opinion d'un véritable anarchiste sur la vertu, Maxime Gorki vous la fera connaître ; il voit dans la morale la « gardienne du capital », un obstacle à la révolution, et veut à ce titre la supprimer. Mais ce n'est pas à Gorki que fait sonner ce discours de Renan, c'est à l'Institut, qui, dans un de ses discours, le « Ménon », expose que la vertu n'est pas une science et ne s'enseigne pas, mais qu'elle survient par une influence divine à ceux en qui elle se rencontre, « sans intelligence de leur part ». La phrase de Renan : « Il a obéi à un ordre supérieur... » est éminemment platonicienne, et moins dangereuse, en même temps que plus harmonieuse, que l'explosion d'une carnicule de mélancolie.

M. Maurice Barrès a été depuis ses débuts hanté par Renan, à qui il doit beaucoup. Cette passion a toujours été trahie ; on dirait des départs amoureux. Dans son premier ouvrage, « Sous l'œil des herbes », qui reste à exécuter, un disciple chahutait et hantait symboliquement, après l'avoir évidemment écouté, un maître en qui l'on reconnaissait l'auteur de « l'Abbesse de Jouarre ». Puis M. Barrès publiait sa brochure, d'une raillerie un peu agressive, « Italiens chez M. Renan ». Au premier chapitre du « Jardin de Héritence », il prêtait à ce philosophe

une conversation sur le beau-nisme avec Chincholle. Mais s'il lequinait volontiers Renan, M. Barrès ne l'avait pas encore étreint avec cette violence. C'est une injustice. On ne nous fera pas croire que le renanisme constitue un péché-publie. Il y a eu des pyrrhoniens, sans que la terre ait cessé de tourner, bien avant le projet de la pyrrhonisme, et plusieurs limités par un idéalisme réalistes. Puis Renan, qui fait les délices d'un petit nombre, est inaccessible à la foule. Les péchés d'aujourd'hui, c'est l'absence du panthéisme, de la passion, du principe et un artiste tel que Renan n'a certes rien à se reprocher à ce point de vue, et loin d'être une menace, il peut être un refuge. La haute culture intellectuelle, le noble jeu des idées comportent généralement une certaine élégance morale qui a son prix.

Au surplus, Renan, dont la pensée a imprégné les premières œuvres de M. Barrès, n'a-t-il pas encore de quoi lui plaire après l'évolution que l'on voit ? Renan sortant de Saint-Sulpice donnait un bel exemple de culte du moi. Mais n'est-il pas d'accord avec M. Barrès pour reconnaître à ce moi des racines qui le déterminent et le dépassent ? La « Réforme intellectuelle et morale de la France », que Renan publia après la guerre de 1870, est le livre d'un traditionaliste. D'ailleurs, traditionnelisme, dans les acceptations le plus généralement, signifie et Pascal l'ont dit, l'acte d'un principe métaphysique, on se régie d'après la coutume. Ce sont les dogmatiques, comme les Jacques, qui sont inquiétants. Dans ses « Souvenirs de jeunesse », le maître nous entretient de sa Bretagne natale aussi tendrement que l'a souvent fait M. Barrès de sa Lorraine. Au « Dixième celtique » et dans la législation de l'homme, il se montre régionaliste pratiquant. Et puis, ayant tout cela, n'est-ce pas un grand écrivain, et d'un génie si sage, qu'il ne semble que tout honnêtement, lettres de nous, du plus petit au plus illustre, lui doit le respect.

Guillaume II en Angleterre

Une délégation de onze membres de l'université d'Oxford, ayant à sa tête lord Ouzon, chancelier de l'université, est arrivée dernièrement à Windsor pour conférer à l'empereur d'Allemagne le degré de docteur en droit civil. L'empereur, qui sera son anniversaire de l'empereur, sera en robe rouge de docteur en droit.

Monnaie de chancelier de l'université d'Oxford

Il m'est difficile de trouver des paroles qui puissent rendre les sentiments de satisfaction que l'éprouve, en recevant de vos mains le grade de docteur en droit civil de l'université d'Oxford. J'ai beaucoup regretté que le mandat de temps n'empêchât d'aller à Oxford, car ce serait avec un plaisir immense que j'aurais voulu revoir ce pays historique, et vénérable, des lettres et des arts. Je me rappelle très bien d'avoir admis, autrefois, en y accompagnant mes parents, lorsque je me souviens que mon père bien-aimé, mon véné-

grand-père et un grand-illustrateur de mon pays ont été l'objet du même honneur que moi au commencement du siècle, passé, j'en apprécie d'autant plus la cérémonie d'aujourd'hui.

A toutes les époques et surtout à la nôtre, le degré de culture et d'éducation auquel atteint un pays doit être regardé comme l'un des principaux facteurs du développement moral et matériel d'un peuple.

L'université d'Oxford peut être fière d'avoir poursuivi, à travers les siècles, sa tâche, si élevée et de l'avoir accomplie d'une façon si brillante pour l'Angleterre.

L'influence d'une institution telle que l'université d'Oxford doit évidemment se faire sentir très loin, au delà des frontières de la mère patrie. C'est pour cela que j'éprouve une satisfaction si profonde de me voir conférer ce grade par votre université. Mais un autre lien me rattache à l'université d'Oxford : la donation faite par votre grand concitoyen Cecil Rhodes permet aux étudiants non seulement des colonies britanniques, mais à ceux d'Allemagne et des Etats-Unis, de profiter de l'éducation donnée à Oxford. J'ai été tout particulièrement heureux de choisir, conformément aux volontés de Cecil Rhodes, les étudiants allemands auxquels sa générosité permet de jouir du grand avantage de recevoir leur instruction à Oxford. L'opinion donnée par les jeunes Allemands de s'associer aux jeunes Anglais au cours de leurs études est très agréable et salutaire. L'empereur de l'Allemagne, Cecil Rhodes, a fondé à la sollicitation de l'Université d'Oxford, les jeunes gens seront à même d'étudier le caractère et les qualités de deux nations respectives. Il en résultera un esprit de bonne camaraderie qui ne peut manquer d'aider à créer entre nos deux pays une atmosphère d'amitié et de respect mutuels.

Permettez-moi de vous remercier encore une fois, monsieur le chancelier et messieurs, de la distinction qui m'est conférée aujourd'hui.

Le rappel de l'ambassadeur Aoki.

Tokio, Japon, 4 décembre. Le vicomte Aoki, ambassadeur du Japon à Washington, ayant été rappelé par le gouvernement japonais, le Japon a décidé de rappeler l'ambassadeur Aoki. Le personnage s'est exprimé en ces termes : « Il est probable que le gouvernement japonais se portera sur ce dernier, si les ministres de Washington ne soulèvent aucune objection. »

Le correspondant de la Presse Associée a interviewé aujourd'hui un haut fonctionnaire du ministère des affaires étrangères au sujet du rappel de l'ambassadeur Aoki. Le personnage s'est exprimé en ces termes : « Il est probable que le gouvernement japonais se portera sur ce dernier, si les ministres de Washington ne soulèvent aucune objection. »

Le secrétaire Tsai à Tarkoe

St Pétersbourg, 4 décembre. Le secrétaire Tsai a été reçu en audience par l'empereur Nicolas aujourd'hui, au palais de Tarkoe. Le Tsar a exprimé en termes chaleureux la profonde sympathie que le peuple russe éprouve pour les Etats-Unis et a prié le secrétaire de la guerre de transmettre ses salutations au président Roosevelt.

The Standard Oil Company



Par John D. Archbold, Vice-Président.

« Je dis, avec la plus grande franchise, que je crois maintenant que la politique de silence qui a été maintenue pendant tant d'années par la compagnie, alors qu'elle était représentée sous de fausses couleurs, était une mauvaise politique, qui, abandonnée plus tôt, aurait épargné à la compagnie les effets préjudiciables de beaucoup de ces faux rapports. »

JOHN D. ARCHBOLD, Vice-Président de la Standard Oil Company.

Ceci est un énoncé significatif tiré de l'introduction d'un article remarquable du chef actif de la Standard Oil Company, qui paraît dans ce numéro de

THE SATURDAY EVENING POST

POUR LA PREMIERE FOIS DANS SON HISTOIRE LA

Standard Oil Company

DEFEND SES METHODES ET DIT AU PUBLIC

COMMENT ELLE A FAIT SON ARGENT.

SUR TOUS LES COMPTOIRS DE JOURNAUX A CINQ CENTS LE-NUMERO. \$1 50 PAR AN PAR LA POSTE.

THE CURTIS PUBLISHING COMPANY, Philadelphie, Penn.

LA GERMAN-AMERICAN SAVINGS BANK & TRUST CO. 622 RUE DU CANAL. La Banque d'Epargne de la rue du Canal.